

Éric Marlière, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*

Paris, L'Harmattan, 2005, 278 p., bibl. (« Débats Jeunesses »).

Noël Jouenne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2459>

DOI : 10.4000/lhomme.2459

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 292-293

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Noël Jouenne, « Éric Marlière, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?* », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 07 juillet 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2459> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2459>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Éric Marlière, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*

Paris, L'Harmattan, 2005, 278 p., bibl. (« Débats Jeunesses »).

Noël Jouenne

- 1 ISSU D'UNE THÈSE de doctorat en sociologie, l'ouvrage d'Éric Marlière traite des trajectoires des « jeunes en cité » à partir de son expérience in situ. L'auteur a en effet vécu dans la même cité, aujourd'hui démolie, au nord-ouest de la région parisienne. Et cette « connaissance intime » dont parle le préfacier Jean-Claude Combessie lui donne un regard ethnographique particulier. Du reste, la question de l'ethnologie et de l'ethnologue se pose à plusieurs reprises chez lui, notamment dans l'exploitation de méthodes classiques de l'observation participante et de l'entretien directif. Éric Marlière se réfère explicitement à « la seconde école de Chicago » pour indiquer sa filiation théorique, dont on aimerait connaître l'origine et la motivation : pourquoi avoir été chercher si loin des techniques d'enquête de terrain présentes en France, notamment au Laboratoire d'anthropologie urbaine ? Ce choix théorique est visible quand l'auteur écrit que les premiers travaux sur les jeunes de cité ont moins de vingt ans ; c'est éluder l'approche de Jean Monod à propos des Barjots¹. Cela vient selon nous du fait que l'auteur, qui se pense ethnologue, emprunte la plupart de ses concepts aux sociologues. Cette tendance est repérable dans l'utilisation des citations et dans la bibliographie. Mais cela n'enlève rien à l'apport ethnographique de cette recherche.
- 2 Si ce livre « propose de retracer une recherche ethnographique » (p. 14), on reste déçu de ne pouvoir s'appuyer sur aucun document iconographique ; une carte ou un plan de l'habitat auraient été bienvenus pour permettre une meilleure appréhension des lieux, ne serait-ce que sommairement. Car l'espace est fréquemment évoqué.
- 3 La force de cet ouvrage est ailleurs, dans la déclinaison des différents parcours biographiques que l'auteur a arrangée sous forme de typologies découpées en six groupes à partir des origines culturelles des personnes qui les composent. Dès le début de l'ouvrage, l'auteur remet en question les notions de « jeunesse » et de « cité », notions fondamentales qu'on aimerait voir plus souvent discutées car ce « construit social complexe » ne peut être l'objet d'un copier-coller entre « jeunes de cités ». « Les

« jeunes de cité » n'existent pas », écrit-il en conclusion. C'est sans aucun doute un des nombreux apports de ce livre que de montrer cette hétérogénéité des situations et des vécus des générations nées entre 1970 et 1980. Dans ce passage qu'est la jeunesse, il sera question des enfants issus de l'immigration et l'on perçoit assez bien que les immigrés vivent dans une sorte d'espace liminaire qui les empêche d'être agrégés aux Français. Ainsi, les jeunes d'une des plus vieille cité HLM de la banlieue parisienne sont-ils aujourd'hui pour la plupart « enfants d'immigrés originaires d'Afrique du Nord ayant acquis la nationalité française » (p. 22). Les six groupes repérés sont constitués en « bandes », parfois en « clans », selon des pratiques que l'auteur décrit finement dans les six chapitres qui composent la première partie.

- 4 Chaque chapitre renvoie à la description d'un groupe, d'un sous-groupe, d'une bande ou d'un clan – sans jamais utiliser la notion de catégorie – dans ce qu'ils ont de plus représentatifs. La particularité centrale est liée à l'utilisation de l'espace public répartie selon les groupes, eux-mêmes constitués par affinités culturelles. Aux côtés des « traditionnels », « Musulmans pratiquants », « Marocains », « Algériens », dont on perçoit bien les différences et les antagonismes, Éric Marlière dresse le portrait des « invisibles », jeunes de la cité ayant un parcours hors espace public, catégorie absente des descriptions journalistiques sur la vie des jeunes de cité, et pour cause. Cette absence visuelle est toutefois présente dans la mémoire collective car des interactions existent tout autant qu'une notion d'appartenance à la cité. Les invisibles qui forment un « ensemble hétérogène » ont un parcours d'ascension sociale qui les empêche de revenir fréquenter au quotidien les laissés-pour-compte, les jeunes sans diplômes, les délinquants, etc.
- 5 Il est frappant – et même suspect – de voir avec quelle aisance l'auteur arrive à se glisser d'une bande à l'autre, pour capter les moments de vie en commun, toujours à l'extérieur des habitations. De nombreux extraits d'entretiens illustrent chaque séquence, non sans un certain humour.
- 6 La seconde partie, plus théorique, « montre en quoi les pratiques de sociabilité de ces jeunes se révèlent être un syncrétisme de la culture maghrébino-ouvrière du père, de l'islam, des traditions ruralo-maghrébines, des modes de vie acquis dans la société d'accueil » (p. 15). Le passé commun des jeunes renvoie également aux valeurs communes partagées par la plupart d'entre eux, issus de l'immigration des années 1950-1960, eux-mêmes nés entre 1970 et 1980. Cette « communauté de destins » est révélatrice des « conséquences sociales de la décomposition du monde ouvrier local » (p. 267). Le premier chapitre aborde la question de la culture maghrébino-musulmane par ce que l'auteur nomme un « cadre primaire », en référence à Erving Goffman. Il entend par là un système de règles et de codes sociaux scrupuleusement respectés. Les valeurs religieuses sont diffusées dans l'espace public, ou transmises lors des rites religieux ; elles sont accompagnées de valeurs culturelles qui font apparaître certains paradoxes, comme la prohibition de l'alcool et la consommation de cannabis, ce dernier étant inclus dans une pratique d'économie parallèle. On y découvre plus loin les règles du comportement en commun, notamment dans une description des pratiques liées au « charriage » et à la plaisanterie, ou aux activités collectives masculines comme la musculation.
- 7 L'humour ne lâche pas le discours qui est parsemé de formules cocasses, la plaisanterie ponctuant chaque parole. La phrase « Salut, ça va, t'as pas d'amis ? Va voir *Manpower*, ils vont te trouver des camarades pour le reste de l'après-midi ! » (p. 235) montre bien

le degré d'humour toujours présent, empli d'un contexte social et économique à fleur de peau. L'auteur est très souvent témoin de franches rigolades, qu'il n'oppose jamais au principe de sa démarche d'observation. Lui-même originaire des lieux, nous pouvons nous demander à quel groupe il appartient, et si ces observations ne sont pas biaisées par sa présence ? Un bref retour réflexif aurait sans doute permis d'écarter ce sentiment qu'aucun ethnologue ne pourra s'empêcher d'avoir.

- 8 En résumé, nous avons ici un ouvrage riche, étayé par de nombreuses prises de parole dont le regard ethnographique offre les moyens de percevoir de l'intérieur la diversité des trajectoires des jeunes de cette cité. Il permet de comprendre toute la complexité des vies en commun dans l'habitat collectif et de mesurer qu'une cité n'est pas synonyme d'agregat de pensée, même si des valeurs communes maintiennent les liens d'une articulation sociale.

NOTES

1. *Les Barjots : essai d'ethnographie des bandes de jeunes*, Paris, Juillard, 1968.